

CONSERVER C'EST MODERNE

par François Chatillon et Vanessa Fernandez

« Conserver, c'est moderne » est, par le biais d'un dialogue, un manifeste qui questionne les enjeux de l'abondant legs architectural du siècle dernier que nous recevons aujourd'hui. Quelle requalification pour ce patrimoine ? Quelles méthodes d'intervention ? Comment en finir avec le clivage inopérant entre création et conservation ?

Dépasser l'opposition entre la préservation, la reconversion et l'utilisation d'un bâtiment est un acte créatif, une véritable démarche de projet innovante et savante, nous rappelle l'architecte en chef des Monuments Historiques François Chatillon. La position active qu'il défend, celle d'une évolution du patrimoine et de la collaboration professionnelle dite «prospective» est plutôt singulière dans la pratique architecturale actuelle.

Régulièrement, elle se confronte à une certaine vision statique de l'histoire de l'architecture alors que la restauration est un moyen de mieux connaître les édifices et de les mettre en valeur, tout en leur offrant la capacité d'être aujourd'hui (ré)investis, voire réinventés.

Les projets de restauration d'édifices emblématiques du XXème siècle que François Chatillon mène actuellement offrent un vaste champ à sa réflexion.

François Chatillon, architecte en chef des Monuments Historiques

Vanessa Fernandez, architecte, chercheure et enseignante

CONTACT COMMUNICATION & PRESSE

François Chatillon Architecte

Marion Haslé

+33 (0)6 23 96 10 95

m.hasle@chatillon-architecte.fr

www.architecte-chatillon.com

VANESSA FERNANDEZ : *François, plusieurs évènements récents t'amènent aujourd'hui à te positionner pour en finir avec le clivage inopérant entre « la création » et le patrimoine. Qu'est-ce qui t'a décidé à prendre la parole à ce sujet ?*

FRANÇOIS CHATILLON : Je suis venu aux questions de conservation et de restauration sur le tard, après une production d'architecte régional « honnête » et surtout une expérience intellectuelle autour d'un « centre culturel de rencontre » dont le credo est de croiser patrimoine, création et accueil. C'est ce qui m'a poussé à envisager mon travail sous une perspective « politique » nouvelle.

L'expérience de l'Ecole de Chaillot, puis du concours et de la pratique en tant qu'architecte en chef des monuments historiques m'a confronté à des œuvres et des expériences extraordinaires.

L'actualité de l'agence m'oblige également à parler des œuvres exceptionnelles dont nous avons la charge et des méthodes que nous développons pour apporter les meilleures réponses possibles.

Je dois avouer aussi que je trouve la communication « classique » autour de la production architecturale un peu sclérosée surtout autour de ces questions de conservation, reconversion, réappropriation.

Par habitude ou par facilité de reproduction d'un schéma convenu, la dimension collective du projet d'architecture, dans les expositions, les publications, est souvent occultée au profit d'un seul nom, les « architectes restaurateurs » sont relégués au second plan comme un mal nécessaire ; et que dire des autres membres de l'équipe, collaborateurs, bureaux d'études, experts, historiens, etc. ? Ils n'existent pas !

La réalité est bien différente, plus dynamique et pour tout dire, plus amusante. Les débats autour des projets avec mes amis architectes, historiens et autres comme Michel Rémon, Dominique Cerclet, François Gruson, Bénédicte Gandini, Emmanuelle Gallo, toi même, et combien d'autres, sont d'une richesse et d'une importance sans rapport avec la froideur d'un tableau de répartition de mission entre cotraitants.

VF : Alors, François, comment conçois-tu ton travail : restaurateur ou architecte ?

FC : En France, on aime les limites claires, chacun doit choisir son camp. Le milieu de l'architecture, depuis le combat des anciens et des modernes, a décidé que les architectes se divisaient en deux catégories : les « modernes », les vrais, ceux qui font de l'architecture contemporaine et les autres, les conservateurs ou les « classiques », qui s'occupent du patrimoine. Peu importe que les architectes des monuments historiques aient été parmi les premiers utilisateurs du béton armé, que Guadet ait écrit des textes engageant les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts sur la voie de l'architecture du XX^{ème} siècle, etc. Peu importe la vérité des faits, celles des idéologies suffit semble-t-il, et les préjugés ont la vie dure.

Par exemple, dans les écoles d'architecture des années 1980, on pouvait à la rigueur faire le voyage dans l'Italie de la Renaissance, jugée comme une source d'inspiration valable pour la ville contemporaine, mais il était aventureux de s'engager dans l'exploration de l'architecture du XVIII^{ème} et surtout pas dans celle du XIX^{ème} siècle. Il fallait sauter de Palladio à Le Corbusier (Ledoux étant toléré comme précurseur de la modernité selon Emil Kaufmann et d'autres).

VF : En effet, il semble que le clivage entre les architectes qui « inventent » et ceux qui « restaurent » demeure aujourd'hui aussi total que lorsqu'il s'est créé, au début du XX^{ème} siècle. Il n'a pas toujours existé pourtant : pendant des siècles, l'étude quasi archéologique menée par les architectes sur les monuments existants alimentait à la fois la pratique de la construction neuve et celle de la restauration. Les architectes de « l'avant-garde » ont rompu avec cette tradition pour s'attacher à des objets de référence plus industriels ou utilitaires. La discipline de la conservation-restauration est alors devenue indépendante, développant ses propres techniques et ayant ses professionnels spécialisés.

Comment te situes-tu en tant qu'architecte des Monuments Historiques qui restaure des édifices emblématiques du Mouvement Moderne ?

FC : Cette avant-garde, autrefois moderne, est en train de passer au statut de patrimoine et l'ironie veut que par un plaisant retournement, ceux qui hier pourfendaient le patrimoine, symbole à leurs yeux du conservatisme, je veux

parler des architectes « modernes », en sont devenus les ardents défenseurs. Ils poussent parfois à l'extrême les principes d'une conservation littérale que l'on a pourtant abandonnés pour les monuments plus anciens au terme de longues réflexions conclues par la Charte de Venise qui reconnaissait, enfin, la nécessité de l'évolution.

VF : *Tu as un exemple à citer ?*

FC : Les exemples ne manquent pas, et je ne veux pas opposer les uns avec les autres et tomber dans la caricature que je dénonce. Mais en guise d'illustration, on pourrait mettre en parallèle l'émotion que peut susciter la démolition de la Halle de Fontainebleau chez de nombreux architectes actifs de la scène actuelle. Comme au XIXème, ils en appellent à Victor Hugo et proclament « guerre aux démolisseurs », alors même qu'ils s'insurgent au nom de la liberté de création, lorsque les services en charge des monuments historiques ne leur délivrent pas d'autorisation de construire (ou surtout de démolir) au nom de la conservation d'œuvres plus anciennes.

Autre illustration, nous travaillons avec Michel Rémon sur le site de l'hôpital Edouard Herriot, à Lyon. L'enjeu est capital : comment conserver au mieux cet ensemble majeur du patrimoine du XXème ? C'est un projet compliqué, dans lequel nous devons concilier l'évolution des bâtiments pour les nécessités hospitalières et la conservation du patrimoine inscrit Monument Historique.

Après de nombreuses hypothèses, abandon du site, reconversion, déménagement en périphérie, la ville de Lyon et les services des monuments historiques ont considéré qu'il était primordial pour l'histoire sociale et patrimoniale du lieu de le conserver en place, en faisant une démolition ciblée d'un pavillon central pour y construire un plateau technique et conserver les autres pavillons ainsi que les tracés urbains du projet de Tony Garnier. En concourant nous avons accepté ce postulat comme étant la meilleure voie de la conservation des valeurs patrimoniales et sociales.

Lors d'un récent colloque sur ce sujet, j'ai pu mesurer l'incompréhension d'une partie du « milieu patrimonial ». Je devenais, par ce choix, déloyal à la cause, complice d'une destruction. Il ne faudrait donc rien toucher. Mais les images d'archives sont souvent bien loin d'une réalité souvent très dégradée, presque toujours inadaptée à la vie contemporaine. Privés de pérennité par l'absence de

capacité de projection, ces édifices sont condamnés à l'abandon. La ruine romantique au cœur de Lyon serait-elle la seule perspective ?

C'est ce que j'appelle le « patrimoine morbide ». Avec Michel nous préférons voir l'œuvre de Tony Garnier comme actuelle, capable de susciter ses propres pulsions vitales, pourvu qu'on sache la regarder.

Enfin...Telle est donc la situation actuelle, où la passion l'emporte souvent sur la raison. Alors même que nous héritons de la production architecturale abondante du XXème, nous sommes démunis des outils et des méthodes pour l'intégrer à notre actualité, coincés entre les conservatismes anciens et nouveaux.

VF : Je pense qu'aujourd'hui, la sauvegarde des œuvres de l'architecture moderne nous amène à réinterroger la relation entre la construction neuve et celle de la conservation-restauration. Les techniques d'interventions pour ce « nouveau patrimoine » cherchent leur spécificité, entre les procédés courants disponibles, ceux utilisés pour réparer le patrimoine plus ancien, et les solutions expérimentales. Il semble que notre héritage récent soit en réalité un véritable champ d'innovations non seulement techniques mais aussi architecturales, un savoir en construction, un domaine où se renouvellent les pratiques traditionnelles de la conservation-restauration. Tu es d'accord avec ce point de vue ?

FC : Oui mais j'irais plus loin. Je pense que cet héritage, nous demande de reconsidérer non seulement la pratique de la restauration mais aussi celle de la production « a novo » de l'architecture. J'oserais ce raccourci : conserver, c'est moderne ou pour être peut-être moins catégorique, je dirais que c'est l'une des voies de la modernité à venir.

L'architecture est, et depuis toujours, la représentation spatiale de la politique, au sens propre comme au figuré. Il est donc logique que la société actuelle -des dernières décennies- soit représentée dans l'espace public par une architecture qui, se voulant singulière, apparaît surtout égotique et gesticulante.

VF : Tu parles de l'architecture récente, disons depuis les années 1990 ? Car celle des avant-gardes qui, déjà, voulait se détacher des traditions des siècles passés, semble parfois bien modeste et raisonnable comparée à la production de la scène architecturale de ces dernières années.

FC : Oui, je pense que l'architecture et la ville « post-libérale » sont en train de s'inventer et que c'est la voie du XXIème siècle. Ces nouvelles perspectives politiques ne nous entraînent pas seulement sur la voie du développement durable comme forme de réponse « économique » à la crise de l'énergie, elles nous convoquent à une réflexion plus large qui doit renouer avec la continuité de l'histoire et du territoire. Pour moi, c'est la fin de l'individualisme de la « pseudo » rupture.

Plus que jamais, conserver devient un acte prospectif. Conserver n'est pas figer, la conservation est une projection de ce que nous voulons être sur ce qui est. Qui plus est, la conservation est devenue un projet collectif, ou plutôt collaboratif. Le clivage entre l'architecture et le patrimoine, entre la conservation et le projet, semble bel et bien dépassé. C'est là aussi un enjeu majeur des enseignements de l'architecture et j'invite les architectes et en particulier les étudiants en architecture à se positionner comme des créateurs modernes devant le défi que nous lance cette production du passé récent.

VF : François, ton travail ces derniers temps à beaucoup porté sur l'architecture du XXème siècle avec notamment la restauration des halles centrales du Boulingrin de Reims que tu as livrée en 2012, et qui a reçu le Prix 2015 du Patrimoine Culturel de l'Union Européenne, concours Europa Nostra, et plusieurs opérations en cours comme la rénovation de la piscine des Amiraux d'Henri Sauvage dont les travaux débiteront en 2015, la maison des Sciences de l'Homme de Depondt, Beauclair et Lods et surtout la Cité de Refuge de l'Armée du salut de Le Corbusier qui sera livrée cet automne, sur laquelle j'ai la chance d'intervenir en qualité de d'historienne-architecte.

Malgré notre perception de la grande contemporanéité de notre travail, nous avons constaté au travers de débats et de polémiques récents une grande incompréhension de la part des spécialistes du patrimoine.

Certaines voix du « milieu patrimonial » condamnent les projets visant à rétablir ces édifices dans toute la force de l'œuvre architecturale initiale tout en leur permettant de continuer à fonctionner selon les attentes d'aujourd'hui.

Prenons l'exemple de la Cité de Refuge dont la dégradation et l'altération importantes avant la rénovation ne permettaient plus vraiment de la considérer comme un joyau de Le Corbusier. La rigueur scientifique de l'étude préalable a été contestée, puis la nécessité de l'évolution mise en cause dans deux articles parus

dans la presse architecturale. Ces dénégations permettent-elles de trouver de meilleures solutions aux problèmes considérables qui se posent dans ce projet ? Contribuent-elles à une meilleure sauvegarde du patrimoine moderne en général ? Apportent-elles une vision plus scientifique, plus innovante à la doctrine de la restauration ? Non, parce que pendant que l'on s'épuise dans des querelles doctrinales, des démolitions dramatiques sont opérées chaque jour sans que les défenseurs auto-proclamés du patrimoine XXème ne puissent s'y opposer.

Au final, le fossé entre les historiens et les architectes-restaurateurs se creuse, alors que leur but est le même : promouvoir la meilleure conservation possible. Cela tient-il aux méthodes de travail des historiens ? Figés dans les images du passé (archives, photos d'époque, descriptions), pensent-ils que le projet de restauration va nécessairement détruire cette image d'origine alors que bien souvent, elle n'existe plus depuis longtemps ?

FC : C'est vrai que cette incompréhension existe, je la regrette mais je la comprends. Il y a eu tant de destructions ou d'interventions d'une telle violence et plus grave encore, d'une grande vulgarité, sur le patrimoine qui expliquent cette méfiance.

L'exemple de la Cité de Refuge est sans doute la meilleure réponse à apporter pour faire évoluer les points de vue. La méthode collaborative qui a été mise en place entre tous les partenaires (L'Armée du Salut propriétaire et utilisatrice, RSF/Immobilière 3F Ile de France, bailleur, Fondation Le Corbusier détenteur du droit moral, Conservation régionale des Monuments historiques, Commission du vieux Paris, mairie du XIIIème, Architectes voyers, architectes de sécurité,mais aussi au sein de la maîtrise d'œuvre avec François Gruson et Lynn Penneec, Vanessa Fernandez, Emmanuelle Gallo, et tous mes collaborateurs) permet de faire exister les points de vue parfois contradictoires.

Notre rôle n'est pas d'en choisir un au détriment de l'autre mais de bien les comprendre et de proposer « la troisième voie » non pas celle du compromis, mais celle du projet « collaboratif », comme seule réponse pertinente.

Il fallait pour cela gagner la confiance de chacun mais aussi que la complicité de François Gruson soit totale. Elle l'est depuis de nombreuses années. En fin connaisseur de l'œuvre de Le Corbusier mais aussi du développement urbain, il a su faire admettre, dans un quartier fortement marqué par une collection d'immeubles « variés » une architecture de l'effacement dans son projet pour le

Centre Espoir, faussement attribué au seul Candilis, et qui nuisait à la compréhension de l'œuvre de Le Corbusier.

VF : *Cette méthode peut-elle servir de référence pour la restauration du patrimoine du XXème siècle ?*

FC : L'histoire récente, celle du XXème siècle nous lègue une production architecturale et urbaine abondante aux qualités diverses. Le solide y côtoie le fragile, l'intemporel, le daté, le pire, le meilleur. Les particularités de cet héritage vis-à-vis de celui des périodes plus anciennes sont nombreuses. On peut citer par exemple :

La rupture de son mode de production: de l'objet manufacturé au prototype industriel, ses techniques constructives et sa matérialité sont en complète opposition avec l'art de bâtir pratiqué auparavant. L'emploi des matériaux tels que le béton et le verre engendre un vocabulaire nouveau, mais également des contraintes supplémentaires en termes de contrôle climatique et énergétique.

Son internationalisation jusqu'à sa mondialisation : le « style international » n'est pas une vaine expression. Détachée de ses références culturelles et stylistiques, l'architecture moderne puise ses inspirations dans les images du monde entier transmises par la presse, le cinéma, la télévision ou internet.

Son maître d'œuvre, l'architecte : du chef des ouvriers au créateur de signature et de modèles (rôle des médias spécialisés dans la diffusion et la reproduction des modèles, ce qui n'est pas en soi une nouveauté (gravures des temps modernes) mais dans des proportions nouvelles).

Son urbanité : grands projets associés aux grandes villes, fabrication de villes entières au tissu urbain totalement ouvert et dé-densifié, destiné à faire entrer l'air et la lumière partout, manifestant l'idée d'un égalitarisme social.

Son abondance et son gigantisme (beaucoup et grand), une particularité qu'il est facile de constater chaque jour.

VF : *D'après toi, l'architecture du XXème ne serait pas un patrimoine comme les autres ?*

FC : Oui et non, l'architecture du XXème siècle, très particulière dans ses prétentions de rupture, dans ses techniques, dans sa force et dans ses faiblesses,

ne peut pas passer brutalement de la « modernité » au « patrimoine ». Devant cette réalité, plusieurs questions se posent :

Le devoir d'inventaire : comment répertorier et identifier la valeur de l'immense legs du XXème siècle ?

La fragilité : souvent innovante, la matérialité des édifices est peu pérenne. En outre, le manque d'ornements de ces bâtiments leur confère une apparence utilitaire et répétitive qui les rend peu attrayants et donc plus susceptibles d'être démolis.

La disparition des produits industriels de construction : contrairement aux métiers artisanaux qui convoquent des savoirs faire complexes avec des matériaux de base simples, ici ce sont des savoirs simples avec des produits industriels de production très complexes, non-reproductibles simplement lorsque leur production a cessé. La conservation-restauration se retrouve donc confrontée à la difficulté de refaire au plus proche avec ce qui a remplacé le produit dans la société actuelle, fabriquer un faux, ou bien faire autre chose.

L'inadéquation avec les exigences actuelles (thermiques, acoustiques, sécurité, accessibilité...), ce qui est moins vrai pour le patrimoine plus ancien (inertie thermique, meilleure isolation des maçonneries que des parois légères, etc.).

VF : *Quel avenir pour cette architecture ?*

FC : La grille d'analyse et d'actions, telle qu'on la pratique actuellement, entre démolir, conserver et réhabiliter, avec tout ce qu'elle sous-entend de brutalité ou de raideur ne nous semble pas adaptée pour cet encombrant héritage.

VF : *Bien qu'ils ne soient pas considérés comme des modèles dans le domaine de la conservation du patrimoine, les Américains peuvent peut-être nous apporter quelques pistes avec leur pragmatisme et leur professionnalisme. Ils distinguent la « réhabilitation », reconnaissance de la nécessité d'altérer ou d'étendre une structure pour qu'elle puisse perdurer, avec un changement éventuel d'usage tout en maintenant le caractère historique, de la « restauration », ou rétablissement d'une propriété selon un état correspondant à une période historique donnée en enlevant les traces des autres périodes.*

S'ils pratiquent très fréquemment la première, la seconde est très rare. Cette attitude ne peut se justifier selon eux que pour des édifices dont la valeur historique est majeure, car elle ôte des strates potentiellement intéressantes.

Quel est ton point de vue sur cette question ?

FC : Confrontés à ces questions depuis plusieurs années à travers des bâtiments aussi divers que les Halles Centrales du Boulingrin de Reims, la piscine des Amiraux à Paris etc., nous essayons, à tâtons, de définir une approche non dogmatique et collaborative, basée sur la curiosité et le plaisir de la découverte des êtres et des choses.

La curiosité, ou plus froidement l'analyse, c'est la volonté d'interroger les œuvres architecturales, qui ?, pour qui ?, avec qui ?, quand ?, comment ? Toutes ces questions qui donnent un sens à ces assemblages de matière, toutes ces réponses qui donnent une valeur à ces œuvres.

Le plaisir, parce que toute intervention, fut-elle de stricte conservation, est la projection d'un désir (donc l'attente d'un plaisir) sur un objet préexistant.

VF : *Les doctrines de restauration varient d'un pays à l'autre. Ainsi, aux Etats-Unis, c'est l'authenticité des matériaux d'origine qui véhicule la valeur historique. Cette pensée se heurte, dans le cas de l'architecture du XXème siècle, au manque de pérennité de la matière alors que c'est le « design » qui est vecteur de la signification. Par conséquent, les dogmes doivent évoluer et s'adapter. Pour satisfaire au besoin d'accumuler l'expérience, la connaissance et de conserver une trace des matériaux modernes qui sont réparés ou remplacés, les Américains ont édité plusieurs ouvrages de référence comportant une partie de recherche sur ces matériaux, et un retour d'expérience glané chez les professionnels pour promouvoir les meilleures pratiques de la réparation et le cas échéant, du remplacement.*

Doit-on comprendre que pour toi la conservation de la matérialité n'est plus le dogme incontournable ?

FC : Au cours de ce même XXème siècle la théorie de la conservation des édifices, influencée par celle de la peinture a imposé l'axiome de la conservation de la matérialité comme fondement de la restauration. Si l'on comprend bien le

rapport direct du peintre avec sa toile, celui de l'architecte avec son œuvre est plus complexe et mérite au moins d'être interrogé.

Plotin dans les Ennéades nous dit de la matière : « (...) *Si elle persévère, ce n'est pas dans le repos, c'est dans le changement ; ...Elle devient toujours, sans persévérer jamais dans son état ni pouvoir en sortir. Elle est le manque de tout être ; par conséquent elle ment dans ce qu'elle paraît être, ... elle fuit et s'évanouit dans le non-être, ... par le défaut de réalité....* »

Il ne s'agit pas de dénier l'intérêt de la préservation de la matière de l'architecture mais de la ramener de son statut de « relique » à sa valeur de document, précieux, mais non sacré. La valeur réelle réside dans la réalité (« l'être » pour paraphraser le philosophe néo-platonicien) qui se cache dans la matière transformée.

Ce qui est vrai et qui se pratique depuis que la civilisation a trouvé un intérêt à la conservation des œuvres d'architecture, c'est-à-dire une forme de reconstruction permanente sur elle-même par substitution, l'est particulièrement pour l'architecture du XX^{ème} siècle.

S'agit-il d'un blanc-seing pour détruire allègrement l'architecture du XX^{ème} siècle ? Certainement pas, car la valeur documentaire demeure une valeur déterminante de la restauration, mais une application doctrinale de ce principe ne doit pas masquer « l'essence » de l'œuvre.

Pour moi, le projet de conservation ne se limite pas à la conservation matérielle. Il inclut à la fois la restauration de l'œuvre et son usage contemporain. C'est le principe de la conservation active qui permet de comprendre, valoriser, hiérarchiser, et surtout savoir faire des choix. L'architecte restaurateur ne refait pas le projet, ni selon son bon vouloir, ni selon celui « supposé » de son créateur initial.

Disons que je propose une approche de conservation active en remplacement d'une méthode de conservation passive.

VF : *Pour autant, lorsque l'on doit sacrifier un élément matériel, il est fondamental de l'archiver – conservation de fragments, constitution d'un fonds de matériaux à destination de la Cité de l'architecture ou de diverses institutions. C'est à ce prix que l'on résout les contradictions entre la conservation mémorielle et l'adaptation nécessaire.*

FC :C'est une évidence, la dimension « archéologique » de l'architecture est incontournable mais elle ne peut pas servir d'unique postulat en vue de la restauration.

VF : Tu as évoqué dans certains articles les notions de joie et de plaisir dans l'acte de conserver-restaurer, peux-tu t'expliquer ?

FC : Les penseurs de la Renaissance ont compris que pour avancer ils devaient regarder en arrière. Leur archéologie était prospective. Leur dessein n'était pas la pure connaissance mais la recherche de fondations suffisamment solides pour bâtir un monde nouveau. Le patrimoine n'est pas cette terre de repli, de nostalgie mélancolique dans laquelle on retourne comme dans sa maison de famille, le temps d'une parenthèse pour oublier internet et la mondialisation.

Le patrimoine n'est pas un refuge identitaire pour Occidentaux déboussolés.

Ils le savent bien, ceux qui font disparaître les statues millénaires du musée de Mossoul. Ils n'empêchent pas le retour en arrière, au contraire, ils veulent interdire de se projeter dans la modernité. Ils veulent priver l'humanité du plaisir de se rêver.

Là où Vitruve propose beauté, utilité, et solidité comme canons de l'architecture, Vasari écrit : nécessité, commodité et plaisir.

Je terminerai donc provisoirement sur cette affirmation. Pour conserver une œuvre d'architecture il faut s'assurer de sa nécessité, c'est-à-dire d'un usage qui répond à une actualité, de sa commodité en y intégrant les possibilités de l'usage, à savoir le niveau de services et de confort attendu par l'usage, et enfin le plaisir.

Finissons sur le plaisir. Pour moi le plaisir n'est pas procuré par l'objet mais par « l'échange intellectuel et sensuel » qu'on instaure avec ses créateurs. C'est l'humanité transmise par l'objet architectural qui a de la valeur, c'est le plaisir de la communication-communion avec cet autre si proche et si lointain.

Le reste c'est du sable et de l'eau... (Et un peu de ciment).

Avril 2015

INFORMATIONS SUR LES PROJETS CITÉS

LES HALLES CENTRALES DU BOULINGRIN, Reims (E.FREYSSINET et E.MAIGROT, 1929)

Classé MH en 1990 // Restauration livrée en 2012

Prix du Patrimoine Culturel Européen - Europa Nostra 2015

Le projet des Halles Centrales du Boulingrin à Reims , restauré par François Chatillon est Lauréat du Prix du Patrimoine Culturel de l'Union Européenne 2015 / Concours Europa Nostra, catégorie Conservation

CITE DE REFUGE, paris 75013 - LE CORBUSIER (1933)

Inscrit MH en 1975 // Restauration et restructuration pour l'Armée du Salut en cours, avec Opéra Architecte / Livraison Automne 2015 - Photographie état existant avant travaux

MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME, PARIS 75006 (LODS, DEPOND ET BEAUCLAIR, 1958-1970)

Protégé au titre du PLU de la Ville de Paris // Réhabilitation en cours / Livraison 2017 avec Michel Rémon, architecte - Photographie état existant avant travaux

PISCINE DES AMIRAUX, PARIS 75018 (H.Sauvage, 1927)

Classé MH en 1993 // Restauration et mise aux normes de la piscine en cours / Livraison 2017

avec Gilles Leverrier, architecte - Photographie état existant avant travaux

François Chatillon, dans son approche de l'architecture, considère qu'il n'y a pas de rupture théorique entre la restauration du bâti ancien et la création, entre le patrimoine et sa projection contemporaine.

Depuis 2005, nommé architecte en chef des Monuments Historiques, une grande partie de son activité professionnelle est dédiée à la restauration des grandes œuvres du patrimoine architectural (Grand Palais, ENSBA, Château de Voltaire ...).

En parallèle de ces passionnantes responsabilités, plusieurs bâtiments patrimoniaux de premier plan lui sont confiés, bâtiments forts et emblématiques du

XX ème siècle. « Conserver pour créer, créer pour conserver » à l'esprit, il s'attache à rendre vivant leur héritage.

De 2010 à 2014, il a été président de la compagnie des ACMH et depuis janvier 2015 il est membre de la commission du Vieux Paris.

Le projet des Halles Centrales du Boulingrin à Reims est lauréat du Prix du Patrimoine Culturel de l'Union Européenne 2015, Concours Europa Nostra, catégorie Conservation.

Vanessa Fernandez est architecte, diplômée de l'Ecole d'Architecture de Paris-Belleville en 2004. Depuis 2010, elle se spécialise dans le domaine de la conservation-restauration du patrimoine du XXème siècle tout en étant consultante auprès des maitres d'œuvres et d'ouvrages. Elle est enseignante, responsable pédagogique de la 2ème année du DSA Architecture et Patrimoine de l'ENSA de Paris-Belleville et chercheur à l'IPRAUS.

Actuellement, elle anime les comités scientifiques pour la rénovation de la Cité de Refuge de l'Armée du Salut et de la Maison des Sciences de l'Homme à Paris avec l'architecte François Chatillon et réalise diverses études patrimoniales.

Elle a reçu le Prix Richard Morris Hunt en 2010 et une bourse pour les jeunes chercheurs de la Fondation Le Corbusier pour ses travaux sur la restauration des façades. Elle est membre de Docomomo et a participé à plusieurs conférences internationales de l'association (Paris 2002, Mexico, 2010).